

Title	Histoires françaises de Nagaï Kafû «Théâtre, Un amour à l'étranger» (III)
Sub Title	永井荷風「脚本 異郷の恋」(第三幕)(『ふらんす物語』) (フランス語訳) Histoires françaises de Nagaï Kafû «Théâtre, Un amour à l'étranger» (III) (traduction)
Author	山本, 武男(Yamamoto, Takeo)
Publisher	慶應義塾大学日吉紀要刊行委員会
Publication year	2025
Jtitle	慶應義塾大学日吉紀要. フランス語フランス文学 (Revue de Hiyoshi. Langue et littérature françaises). No.80 (2025. 3) ,p.47- 61
JaLC DOI	
Abstract	
Notes	Traduction
Genre	Departmental Bulletin Paper
URL	https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN10030184-20250331-0047

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the KeiO Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

Traduction¹⁾

Histoires françaises de Nagai Kafû « Théâtre, Un amour à l'étranger » (III)

YAMAMOTO Takeo

Les pièces de théâtre de Kafû (1879–1959) sont rares. Un de ses recueils de contes *Histoires françaises* (censuré en 1909) comprend cette pièce de théâtre. Les scènes des contes de ce recueil se situent en France : au Havre, à Paris, à Lyon, à Avignon. Mais le drame se déroule à New York. Kafû publia le recueil de contes *Histoires américaines* en 1908.

Cette pièce de théâtre comprend trois actes et quatre scènes. Dans l'acte I, au *Central Park* se rencontrent deux couples nippon-américains : Suzuki étudiant et Clara étudiante, Kobayashi parieur et Annie prostituée. Le premier couple est sur le point de se séparer malgré leur amour : Clara part pour la Suisse pour étudier la musique, et la famille de Suzuki au Japon s'oppose à leur mariage. D'autre part, le second couple s'aime toujours mais leur vie est instable. Suzuki et Kobayashi sont d'anciens amis. Kobayashi critique la séparation de Suzuki et de Clara.

Dans l'acte II, une fête se déroule dans un salon : les Américains s'intéressent aux mœurs du Japon qu'ils ont entendues ou qu'ils ont vues dans des pièces de théâtre, tandis que les Japonais précisent que ces mœurs ont disparu à cause de la modernisation du pays. En revanche, parmi les Japonais, il

1) L'auteur de cet article traduit : Nagai Kafû, *Furansu monogatari*, Tokyo, Iwanami-shoten, coll. Iwanami-bunko, 2002, p. 130–146.

surgit un vif débat concernant cette modernisation. Malgré tout, cette fête finit par un bal joyeux auquel participent Suzuki et Clara. À la fin de cet acte arrive une nouvelle bouleversante : Kobayashi et Annie se sont suicidés.

L'acte III raconte ce suicide en détail.

UN AMOUR À L'ÉTRANGER

DRAME EN TROIS ACTES ET QUATRE SCÈNES

Acte III

Scène I

À New York, dans le couloir d'une baraque, dans une ruelle du quartier chinois. À minuit. En fond de scène, une toile tendue représente un mur sale. Il y a trois portes peintes bien distancées. Une plaque, sur laquelle est écrit « Glades », est collée sur la porte droite. Le nœud fleur d'un ruban rouge est cloué sur la porte centrale, et une autre plaque, sur laquelle est écrit « Annie » est collée sur la porte gauche. Un bec de gaz nu éclaire faiblement le bord du mur couvert de traces de doigts et de graffitis. Dans l'ensemble, l'atmosphère est sombre. Le rideau s'ouvre, on entend, un peu de loin, la voix d'un ivrogne chanter, d'un ton fatigué et langoureux, un couplet de la chanson populaire, à la mode :

Wait till the sunshines Nellie :
When the cloud's drifting by,
We will be happy, Nellie, don't you sigh?
Down the lover's lain, sweetheart you and I.
Wait till the sunshines Nellie, by and by.

I

La porte centrale s'ouvre soudainement. Cela laisse apparaître un faisceau de lumière dans le couloir sombre. Un Japonais, vêtu d'un costume, qui a des allures d'étudiant-travailleur, venu aux États-Unis, apparaît. Entre, ensuite, Ève, prostituée américaine, trop fardée, à peine réveillée, les cheveux en bataille, portant indécemment une robe de chambre à la japonaise,

sans ceinture.

Un Japonais. — Alors, Ève, je reviendrai. Je ne pourrai pas te voir d'ici un moment... À mon retour en automne, j'aurai gagné de l'argent en peu de temps... Mais, comme d'habitude, tu seras partie ailleurs... L'amour est donc à sens unique dans le quartier chinois.

Ève. — Donne-moi l'adresse du lieu où tu travailles à Boston, dès que tu le sauras. Je pourrais avoir quelque chose à te demander.

Un Japonais. — Tu me flattes ! Si tu as quelque chose à me demander, demande à ton Chinetoque voisin. Si, pour un petit moment, tu supportes son acte, en regardant les taches du plafond, il te rendra service pour n'importe quelle demande.

Ève. — Bof ! Tant pis pour toi ! Même dans le quartier chinois, Annie, ma voisine et moi, cette Ève, seules, tant pas pour toi, même si on est en difficulté, on n'accepte pas de chinetoques comme clients. Sans blague !

Un Japonais. — Malgré toutes ces paroles en l'air pour mes oreilles égarées... Je garde espoir... Lorsque je serai arrivé là-bas, je vous écrirai, et toi aussi, tu ne manqueras pas de me donner ton adresse.

Ève. — Mais oui, je te la donnerai. Si jamais tu ne la reçois pas, renseigne-toi auprès du bistro *Callaghan*.

Un Japonais. — Oui. Si je traîne, je vais manquer mon train ! Alors, je te laisse. Porte-toi bien, et gagne de l'argent...

Ève. — Je ne veux plus t'écouter. Tu vas encore me vomir tes sarcasmes ?

Un Japonais. — Je t'ai seulement dit de rester en bonne santé et de gagner de l'argent. Passe le bonjour à ta voisine Annie. Son amant, c'est bien monsieur Kobayashi ? Lui aussi, il est là ?

Ève. — Tu me demandes s'il est là ou non ? Quelle question ! Ils sont toujours ensemble.

Un Japonais. — Ils sont fous l'un de l'autre. Ève, toi aussi, pourquoi tu

ne viens pas à Boston avec moi ? Il est vain de te le demander, hein ?

Ève. — Quand le temps sera venu, je serai avec toi, même si tu ne le veux pas. Ne traîne pas ; tu vas être en retard.

Un Japonais. — Tu me chasses ? À ton gré !

Après l'avoir embrassée à grand bruit, le Japonais étudiant-travailleur s'en va d'un pas rapide. Ève entre, en laissant la porte ouverte. On entend encore la chanson populaire indiquée ci-dessous, cette fois-ci, plus proche...

Wait till the sunshines Nellie :

When the cloud's drifting by,

We will be happy, Nellie, don't you sigh?

Trois Japonais, qui ont l'air de boys logés et nourris dans des familles occidentales, entrent en scène.

II

Le Japonais I. — Oh, je me suis vraiment enivré ! Alors, quelle heure est-il ?

Le Japonais II. — Il était trois heures, lorsque nous buvions dans le bar *Callaghan*. Si on traîne encore, on verra le soleil se lever !

Le Japonais III. — On a raté une belle occasion. Toutes les femmes dorment. Elles couchent avec leur client.

Le Japonais I. — Quelle chance ! La porte est ouverte. *Hello, sweet heart !*

Il passe par la porte entrouverte, chez Ève. La moitié de son corps apparaît.

Ève. — Entre, si tu veux t'amuser avec moi ! Une simple passe ou tu vas passer la nuit ? Lequel ?

Le Japonais I. — Quelle salutation ! Mais tu ne me donnes pas même un verre d'eau ? Oh, je suis ivre ! J'ai soif. Pourquoi tu ne m'embrasses pas, au moins ?

Ève. — Si tu le veux, tu dois me payer, d'abord. Il se fait déjà tard, alors ça fait deux *dollars*, ça marche. Vas-y.

Le Japonais I. — C'est pas cher, si on peut rester jusqu'à demain matin.

Ève. — Qu'est-ce que tu dis ? Mais qui fait payer la nuit au client pour deux *dollars* ?

Le Japonais I. — Alors, ça fait un dollar, hein ? Les prix sont fixés à un dollar dans tout le quartier chinois.

Ève. — Peu importe, entre et tais-toi.

Ève entraîne avec force le Japonais I dans sa chambre et ferme la porte.

Le Japonais II et Le Japonais III ne cessent de frapper aux autres portes.

Le Japonais II. — *Open*²⁾. Ouvre la porte.

Le Japonais III. — *Open a minute*³⁾ !

Le Japonais II. — Elle couche avec un client.

Le Japonais III. — Peu importe, on va les déranger. Ça m'énervé.

Le Japonais II. — Tiens ! Où est-il allé, Tajima, ce type-là ? Il a sombré, sans que nous nous en rendions compte. Lui, il est *son of a gun*⁴⁾ !

Ils frappent sans cesse aux portes. Deux chinois en costume, qui se font des nattes et qui portent un chapeau mou en arrière, un cigare à la bouche, viennent et s'arrêtent devant la porte tout au bout de la droite, sur laquelle « Glades » est écrit, puis ils disent sans gêne...

Le Chinois I. — Glades ! Glades !

Glades. — Qui est-ce ? (Elle le lui demande de l'intérieur, d'une voix forte.) Tu es un simple curieux ? Alors, je me couche.

Le Chinois I. — C'est moi, Lee, avec Tom.

Glades. — Oh ! J'ouvre la porte, tout de suite.

La fille Glades, en pyjama, ouvre la porte et sort pour sauter au cou

2) Mots anglais retranscrits phonétiquement en japonais dans le texte original.

3) *Ibid.*

4) *Ibid.*

d'un des Chinois, puis elle les embrasse chacun à leur tour.

Glades. — Vous venez très tard. Vous avez gagné aux jeux ce soir ?

Le Chinois I. — Nous avons bien gagné. La chance me sourit, tout à fait.

Glades embrasse, de nouveau, les Chinois et rentre dans sa chambre en leur tirant les mains. Lorsqu'elle ferme la porte, elle sort, seulement le visage, et tire la langue aux Japonais qui se tiennent debout stupéfaits...

Glades. — Salut ! Si vous avez de l'argent, venez *avant-hier*. À-BIEN-TÔT !...

Le Japonais II. — Je suis étonné. Elle nous prend, tout à fait, pour de simples curieux sans-le-sou.

Le Japonais III. — Elle est devenue la maîtresse des Chinois, sans doute.

Le Japonais II. — Il y en avait deux... Les deux possèdent une maîtresse ?

Le Japonais III. — C'est ce qui fait d'un Chinois un Chinois. C'est une histoire comme on en trouve beaucoup. Qu'est-ce qu'ils font ?... Regarde. (*Il regarde dans la pièce par le trou de serrure.*)

Le Japonais II. — Qu'est-ce que tu regardes ! Arrête, tu es impossible, retournons boire à nouveau au bar *Callaghan*. Tôt ou tard, on va rencontrer de charmantes femmes.

Les deux sortent de scène, tout en sifflant.

III

La fille Janey, en tenue de sortie, entre en scène et frappe à la porte où le nom Annie est écrit.

La prostituée. — Annie. Tu t'es couchée ? Je voudrais aller au bar de 14 *Street*, mais je n'ai pas d'argent pour payer le train. Un *nickel*, ça suffit. Prête-moi un *nickel* de 5 cents... Annie ! Annie !

Silence dans la pièce. Il n'y a pas de réponse. Janey attend un petit moment, puis elle frappe encore à la porte deux ou trois fois, en disant...

La fille Janey. — Tu t'es endormie ? Quelle bonne à rien ! J'ouvre la porte pour entrer. Ça va ? Annie ?

Elle sort une clef d'un portefeuille qu'elle tient dans sa main et ouvre la porte, et à peine entrée...

La fille Janey. — C'est grave ! C'est grave ! Beaucoup de gaz ! Annie est asphyxiée ! C'est grave !

Elle sort dehors en courant et crie en frappant à la porte de chez Ève et à celle de chez Glades. Les prostituées, les Chinois, les Japonais, tous sortent en tenue négligée.

Ève. — Oh là là ! Il y a beaucoup de gaz. Vite, vite ! Ouvre cette fenêtre-là !

Glades. — Vite, quelqu'un ! Il faut qu'on y entre pour la sauver... Vite, Vite !

Chacun apporte une couverture ou une nappe pour ventiler la chambre avec elles. Les Japonais, les Chinois, les prostituées, des voyous américains, des nègres sans domicile, beaucoup de gens viennent et entrent dans la chambre d'Annie. Un policier en uniforme, qui porte un chapeau en forme de marmite. Un médecin en redingote, portant un chapeau melon, vient et entre également dans la chambre. En choisissant le moment propice, en fond de scène, toute la toile se lève.

Scène II

Dans la chambre d'Annie, dans une baraque du quartier chinois. Tard dans la nuit.

En face, à droite et à gauche, des papiers peints, sales. En face, un grand lit, dont la housse de couette blanche tombe, à moitié, sur le plancher. Il y a une fenêtre au chevet. Des fleurs en vase, des photos, des poteries sans valeur sur la cheminée, près de laquelle, contre le mur se trouve une table de bois sur laquelle sont posés des restes de repas, des pipes d'opium. Sur les

trois côtés des murs, un nu encadré, des photos obscènes, des chapeaux et des manteaux pour hommes et pour femmes, sont accrochés à la convenance du metteur en scène, un canapé déchiré au centre, près du lit, il y a une chaise sur laquelle le bas d'une robe, une veste, un chemisier, des sous-vêtements, un collant, un corset, des chaussettes ont été ôtés et jetés en désordre. La porte de sortie sur le mur gauche. Juste à côté, une vieille coiffeuse avec un miroir, sur laquelle une serviette mouillée est négligemment pendue sur une cuvette en faïence. Sous la coiffeuse sont posés, en pêle-mêle, une cuvette en fer-blanc, un pot de chambre en fer-blanc, une cruche en faïence, un seau... Comme il n'y a pas de lumière, on voit les couleurs de la nuit à l'extérieur sombre et vague par la fenêtre en face. Toute la scène est si peu éclairée que les contours des accessoires se distinguent à peine.

I

Takekichi Kobayashi, qui porte le même costume malpropre que dans le premier acte. La prostituée Annie porte une robe de nuit⁵⁾ blanche, des chaussettes noires, des chaussures, elle se couche sur le dos de travers sur le lit en désordre, les bras allongés, les poings serrés, se tordant de son ultime douleur. L'homme a glissé du lit, est adossé contre le lit, les jambes allongées sur le plancher et la tête complètement baissée.

Les hommes et femmes, japonais, américains et chinois, apparus dans la scène I, se tiennent debout, en silence, en se regardant.

L'agent de police et le médecin viennent, tous les deux, près du lit.

L'agent de police. — Apporte, tout de suite, une lampe !

Le médecin. — On peut mieux respirer, puisqu'on a ouvert la fenêtre. Où est la lampe ?

Un Américain vient en tenant une petite lampe dont le globe est terni, et

5) *Nightgown*, retranscrit phonétiquement en japonais dans le texte original.

s'avance près du lit. L'intérieur de la chambre s'éclaircit un peu. Le médecin regarde le visage de Kobayashi et celui d'Annie, et il tâte leur pouls...

L'médecin. — Ça doit être déjà trop tard. Ils sont morts par étouffement, il y a assez longtemps. Malgré tout, couchez-les sur le lit.

L'agent de police et deux Américains couchent le corps de Kobayashi et celui d'Annie sur le lit, côte à côte. Le médecin sort des médicaments d'une petite boîte qu'il a apportée, et il leur fait des injections...

L'agent de police. — En oubliant de fermer le gaz de la cheminée, ils ont été asphyxiés, ou bien ils ont tenté de se suicider ? Est-ce qu'il y a une lettre quelque part ?

Ève, Janey, tous les autres, apparus dans la scène I, la cherche sur la coiffeuse, sur le rebord de la cheminée, sur la table...

Ève. — Il n'y a rien. On ne peut rien trouver de spécial, c'est donc ça, finalement, ils ont peut-être tenté de se tuer. Personne n'allume plus de poêle au mois de mai.

Janey. — Malgré tout, je les ai vus cet après-midi, ils n'avaient aucun air suicidaire. Il me semble qu'ils étaient tout à fait résolus...

L'agent de police. — Mais enfin, qui est cet homme ? Son amour ? Qui ?

Ève. — Pendant plus de deux ans, ils vivaient ensemble dans les quartiers chics.

L'agent de police. — Savez-vous ce qu'il faisait dans la vie ? Vous le savez, vous ?

Il regarde les Japonais.

Le Japonais I. — On ne peut pas le savoir en détail, à moins qu'on ne se renseigne auprès de l'ambassade. Quant à son visage seul, je le connais, parce que je l'ai souvent vu dans un bar au coin de la rue ou quelque part... De toute façon, il s'est élancé aux États-Unis, éperonné par l'ambition, pour travailler tout en poursuivant ses études, comme nous, me semble-t-il. Désespéré, il s'est tué finalement, je crois.

L'agent de police. — Même si l'on est désespéré, on ne devrait pas se suicider. Avec une amante, il n'y a aucune raison pour qu'on désespère.

Le Japonais II. — Vous êtes un Américain, donc si vous avez du succès auprès des femmes, vous penserez, peut-être, qu'il n'y a ni malheur ni désespoir, mais pour nous, les Japonais, ce n'est pas cela. Je ne sais pourquoi ce compatriote s'est tué, mais nous ressentons, en effet, beaucoup de douleurs inexplicables. Nous avons diverses douleurs en voulant détruire de vieilles pensées orientales.

L'agent de police. — Vous parlez comme les Russes. Non, vous ne pouvez être exilés, hein ! Au Japon, il y a le Parlement, des écoles, des bâtiments de guerre. Ça suffit, n'est-ce pas ?

Le médecin. — C'est trop tard. C'est déjà trop tard. Vous. (Il se tourne vers l'agent de police.) Tant pis, mais on ne pourra jamais les réanimer, ni l'un ni l'autre.

L'agent de police. — Donc, ils sont morts par étouffement. C'est sûr.

Le médecin. — Oui, ils sont morts. Leur âme a quitté leur corps.

Tout le monde devient inconsciemment silencieux et regarde, à nouveau, le corps de Kobayashi et celui d'Annie.

II

Soudainement, ouvrant violemment la porte, Ichiro Suzuki, qui porte un chapeau haut de forme, un habit et des gants, vient en courant, un manteau sous le bras. À peine a-t-il constaté le silence de tout le monde, il semble deviner la situation...

Suzuki. — Ah, Kobayashi, Annie !

Tout en criant, il jette son manteau et s'agenouille pour appuyer sa tête sur le lit.

III

De la porte ouverte, deux femmes, portant un chapeau de l'Armée du Salut, entrent et se tiennent debout au chevet, en silence, commençant à prier. L'une s'agenouille.

L'Armée du Salut. — Dieu omnipotent ! L'âme de ceux qui appartiennent à Dieu et qui s'en vont, l'âme de ceux qui vivent avec Dieu et qui croient à Dieu, après avoir déposé le fardeau de leur corps, elle reste avec Dieu et s'en réjouit. Seigneur, prions pour que nous aussi, avec ceux qui croient vraiment au nom de Dieu et qui s'en vont, ayons part à votre gloire infinie dans le monde et que notre corps et âme jouissent d'un bonheur total. Grâce à Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous le prions. Amen.

Tout le monde. — Amen.

Tout le monde le répète à voix basse. Les femmes de l'Armée du Salut prennent la tête du cortège, tout le monde sort silencieusement de la chambre, en laissant une lampe ternie sur la cheminée.

IV

Suzuki, le visage posé sur le lit, lève finalement la tête, se relève faiblement, s'approche craintivement de Kobayashi et Annie couchés côte à côte pour jeter un coup d'œil à leur visage, et après les avoir regardés un moment, il recule d'un ou deux pas, il dit d'un ton lugubre...

Suzuki. — Est-ce la mort ? La mort que l'on craint ? Qui a commencé à prononcer le *sommeil éternel* ? Oh, quelle paix ! Quel silence ! (Il se rapproche d'eux, de nouveau...) Cher Kobayashi, pauvre Annie. Du moment où vous vivez, de celui où vous souffrez, de celui où vous résistez, toutes vos expressions faciales de ces moments-là, nerveuses, fatiguées, mélancoliques, malades, ont complètement disparu. Un homme amoureux, une femme amoureuse. On ne peut s'empêcher de croire que les deux amants, qui riaient à la lumière du printemps, qui pleuraient à la pluie d'automne, qui avançaient

contre le vent d'hiver, qui ont été finalement fatigués, dorment profondément en faisant de beaux rêves dans une nuit d'été calme, comme si le lever du soleil tapageur ne revenait plus. Quelle satisfaction profonde, quel bonheur profond se dégageraient sur les deux visages froids !

Il pose ses mains sur son front, tout en mettant les coudes sur le parapet au chevet du lit.

— Ah, la satisfaction, le bonheur. J'avais peut-être tort de penser que leur vie était, de leur vivant, déplorable, triste, malheureuse. Après avoir vu leur visage, le visage des deux qui étaient couchés, joue contre joue, ah, je ne pourrai plus jamais dire que leur vie était malheureuse.

Semblant soupçonneux et tourmenté, il quitte le chevet, il marche de long en large dans la chambre un petit moment, prenant timidement une pipe d'opium sur la table...

— Ça, c'est une pipe d'opium... La pipe de fumée toxique avec laquelle on rêve du néant, on s'amuse à l'infini, selon l'initiateur Kobayashi... Il a crié en disant souvent combien nous devrions remercier justement cette fumée toxique, pour nous, perdus, blessés, qui ne sentions plus de ferveur ni de croyance et ni d'adoration à la fumée d'un brûle-encens embaumant l'autel.

Il pose la pipe sur la table, semblant de plus en plus souffrir, il s'installe sur la chaise sur laquelle sont posés les vêtements de la femme jetés en désordre, comme s'il s'y écroulait, levant son visage qu'il avait couvert de ses mains un moment, et regardant l'intérieur de la chambre désordonnée, un tableau de nu obscène accroché au mur...

— Ah, leur vie qui me semblait affreuse. Les dépouilles de leur vie, ayant résisté à tous les usages et morales, paraissent, ah, je ne sais pourquoi, me chuchoter un secret profond, sous l'ombrage de la lumière d'une lampe peu éclairée, fort tard dans la nuit d'été silencieuse. La femme est une prostituée, l'homme est un parieur. Ils étaient fiers de leur amour comblé qui était le plus beau dans leur vie effroyable, détestable, qui n'avait jamais été acceptée de-

puis la naissance de l'humanité, ni dans le ciel ni sur la terre, ni pour Dieu ni pour l'homme, ils fumaient librement de l'opium, ils se sont librement tués. C'est la mort elle-même qu'ils ont désiré comme une réalisation de leur dernière volonté. Oh — la lumière va s'éteindre — l'huile manque ? —

La lampe posée sur la cheminée s'est éteinte, après avoir scintillé deux ou trois fois. Derrière lui, par la fenêtre, sans qu'il s'en aperçoive, la lumière du lever du jour, pareille à celle du soir, devient peu à peu et graduellement blanche. Cependant, la chambre devient, en un moment, beaucoup plus sombre qu'avant. Suzuki dit d'un ton rêveur...

— Mais j'y pense, quelle différence entre ma vie et la leur à tous les deux ! Moi, j'ai abandonné cet amour, éclatant et légitime, que je pouvais suffisamment revendiquer. J'avais envie de sentir un esprit stoïque brave — la grandeur de ma propre intention — parmi des victimes, des sanctions, des contraintes...j'ai même cru que c'était le plus grand bonheur éternel de l'homme. C'est ça...enfin, c'était vrai... ? On s'abandonne au désespoir pour se tuer. On ne doit également pas dire que c'est un malheur. Annie et Kobayashi n'étaient sûrement pas malheureux. Moi non plus, je ne suis jamais malheureux...mais...mais...ah, moi, ah, moi, je ne peux plus avoir l'esprit calme, je commence à avoir un doute, ...pour quelle raison, pourquoi je doute de moi... ?

Son front tombe sur sa main, sa voix devient de plus en plus agressive. Tout à coup, le sifflet d'un bateau à vapeur résonne longuement, de loin, en mer.

— Oh, le sifflet d'un bateau à vapeur — il quitte le port —

Toujours la main sur le front, il se relève de la chaise. Par la fenêtre au chevet, la lueur blanche et mélancolique du matin pénètre, sans qu'on s'en aperçoive, éclairant, vivement et tranquillement, les visages de Kobayashi et d'Annie morts. Suzuki dit d'un ton très touché et stupéfait...

— Le jour s'est déjà levé. Le plaisir d'une nuit d'été, où l'on a dansé au

point de tomber, est déjà le rêve d'hier. Aujourd'hui, à dix heures — au signal de dix heures, Clara, que j'aime, s'en va. Elle va de l'autre côté de l'Atlantique. Kobayashi ! Qu'est-ce que je dois faire ? Kobayashi ! Annie !...

Il s'approche du lit et allonge son bras et sur le point de toucher les morts, comme s'il voulait réveiller des dormeurs en les secouant...

— Ah, ils dorment mais ne se réveilleront plus. Ils dorment calmement. Ils ne me répondent plus. Ils sont en silence, comme s'ils plaignaient ma vie en la trouvant pitoyable...quel bonheur, quelle paix, quel silence ! Ah —

Il tombe les genoux à terre et il pleure à chaude larme, le visage plongé sur leurs bras. Le rideau tombe lentement.

(Fin)